

L'histoire de Samia...

Ce jour-là, Samia est débordée. Ce matin, Nadia a eu subitement mal au ventre et n'est pas allée à l'école. Samia a dû lui tenir la main très longtemps, jusqu'à ce que la douleur se calme (à dix ans, on est encore une petite fille fragile !). Du coup, elle est très en retard pour faire ses courses au supermarché. Elle se demande ce que peut bien avoir sa petite fille, et en même temps, elle se soucie du repas de ce soir. Son beau-frère arrive d'Algérie et rien n'est prêt. Elle se fait depuis longtemps une fête de cette visite, car la famille lui manque. Mais pour l'instant, la fête commence mal !

Elle pousse son caddie d'un rayon à l'autre aussi vite que possible pour rattraper un peu de temps. Devant les caisses, elle est sûre d'oublier quelque chose. C'est toujours comme ça quand on est pressée. Ah oui, les olives ! Elle repart au rayon conserves... Ah ! Maintenant la file d'attente s'est allongée devant la première caisse. La queue est bien plus courte que celle d'à côté. Bientôt, elle vide son caddie sur le tapis roulant. La caissière relève la tête, regarde le tas de provisions et d'une voix désagréable annonce : "vous n'avez pas lu ? Ici : moins de dix articles ! Le regard est pire que la voix. Samia veut s'excuser, mais voilà que les mots français lui échappent. C'est en arabe qu'elle commence à s'expliquer. La caissière dit à voix basse : "c'est bien fait pour toi !" Cette fois, Samia n'a plus envie de s'excuser et elle explose : "vous êtes raciste, vous êtes méchante !". Elle est en colère, humiliée, et pendant qu'elle transborde tous ses achats à la caisse voisine, elle ne peut retenir ses larmes. Désidément, tout va mal.

De retour chez elle, elle trouve Nadia assise devant la télé. Apparemment, un dessin animé, c'est un bon médicament, faut croire, car la petite n'a plus mal au ventre. C'est déjà ça ! Samia en profite

pour lui demander de ranger les provisions dans le frigo et de l'aider un peu... Nadia ne se presse pas. Le film est plus amusant !

Comme souvent, Samia ne peut s'empêcher de penser à sa propre enfance. Bien sûr, elle était l'aînée des douze enfants, alors que Nadia est sa petite dernière. En Algérie, une fille aînée, c'est comme une deuxième mère... A l'âge de Nadia, elle n'avait pas beaucoup de temps pour s'amuser. En vérité, le travail ne lui déplaisait pas et elle aimait bien aider sa maman, apprendre à faire la cuisine et s'occuper des petits...

Enfin tout change... surtout quand on vit en France. Ce n'est peut-être pas plus mal. Elle sourit... Nadia est quand même sa petite fille adorée !

Tout en rangeant ses provisions elle se demande comment elle va s'organiser pour tout préparer. Heureusement, la petite va pouvoir retourner à l'école cet après-midi, maintenant qu'elle va mieux. Elle pourra, si elle est trop en retard, demander de l'aide à la voisine. et puis, non, en se dépêchant un peu, ça devrait aller !

Il faut reconnaître que depuis que son mari a obtenu cet HLM, à Echirolles, elle a eu assez de chance avec le voisinage. Bien sûr, ce n'est pas la famille comme en Algérie, mais il y a plusieurs voisines, des Algériennes et même une Française avec qui elle s'entend très bien. On se rend des petits services, on garde les enfants l'une de l'autre quand c'est nécessaire, mais quand même, en France, c'est "chacun chez soi".

A Chelgoum Laïd, c'était quand même autre chose ! Par exemple, quand "l'os est ouvert"... Est-ce que les Françaises peuvent seulement imaginer

ce que cela veut dire pour les femmes, au pays ? Samia, là-bas, a profité trois fois de la tradition de "l'os ouvert" : à chacun des trois enfants qu'elle a mis au monde, là-bas, elle et l'enfant ont été entourés de tous les soins possibles par toutes les femmes de la famille. Comme une princesse qui se serait cassé le bras (c'est peut-être pour cela qu'on dit "l'os ouvert" ?). Choyée, chouchoutée pendant quarante jours ! Et même quand il y a de la souffrance, des soucis, cette affection fait chaud au cœur. Oui, quelle Française peut rêver de cela ?

Ici, en France, le plus souvent, on se sent seule. Tout en remuant le passé dans sa tête, Samia prépare la pâte des petits gâteaux dont elle a le secret et qui plaisent tant à son mari et son beau-frère.

Son beau-frère... Sa visite ne réveille que de bons souvenirs. C'est avec lui que ses parents ont négocié son mariage. Ils avaient su choisir le bon parti. Le futur beau-frère, à la mort de son père, était devenu le chef de famille, en tant qu'aîné. Si ses parents avaient fait un mauvais choix, elle aurait eu le droit de refuser le mariage, mais là, ce n'était pas nécessaire, bien au contraire. Elle avait donc quitté sa famille où elle avait été heureuse jusqu'à vingt-cinq ans, pour une nouvelle famille, en fait, une communauté extraordinaire de cinq familles qui s'entendaient merveilleusement bien. Qu'on y pense : non seulement elle avait été chouchoutée à la naissance de ses enfants par les autres femmes, mais celles-ci s'entendaient si bien qu'elles organisaient leur travail en commun. Ainsi, chacune d'elle assurait à tour de rôle, et pendant deux jours, les repas de la communauté. Ce qui laissait du temps pour s'occuper, comme il faut, des enfants, de la maison.

Du côté des hommes, c'était aussi la bonne entente. Le beau-frère de Samia était le patron de l'entreprise de maraîchage et il savait organiser le travail dans l'harmonie et la bonne humeur.

Le bonheur, quoi ! Un bonheur vécu pendant six ans. Enfin, presque le bonheur, car Samia ne voyait son mari que pendant les vacances. Il avait quitté ses frères maraîchers pour aller tenter sa chance en France. Elle avait vécu ainsi pendant six ans, ne voyant son mari que pendant ses courtes vacances. Durant ces six ans elle avait mis au monde trois garçons.

Arrivée là, au fil de ses pensées, une vieille et tenace douleur refait surface : l'absence de ses deux premiers garçons. Ils sont là-bas, à Chelgoum Laïd et ils lui manquent... Mais ce n'est pas le moment de s'abandonner à la tristesse, il est plus urgent et plus utile de préparer le couscous ! Le beau-frère ne sera pas déçu, car elle a choisi la viande et les légumes qu'il aime et qu'il appréciait quand c'était elle qui, là-bas, était de cuisine. Le souvenir des deux grands flotte encore dans son esprit, mais l'idée que, cette année, elle les retrouvera pendant les vacances la réjouit. Et c'est maintenant l'image de sa petite maison qui lui vient à l'esprit. C'est son mari qui l'a fait construire. Ses deux aînés y habitent et c'est là qu'elle loge avec son mari et les trois plus jeunes quand, tous les deux ans, elle retourne au pays. Et là, alors vraiment, c'est une fête. Tout le monde se retrouve, on mange, on danse... Ce souvenir lui tient chaud au cœur. Bien qu'il soit gravé dans sa mémoire, elle a quand même une cassette vidéo, filmée pendant une fête familiale, un beau mariage, qu'elle peut regarder de temps en temps, pour le plaisir...

Pour Samia, le souvenir de son pays, c'est une image de bonheur. Pourtant, elle est née en 1954, l'année où l'insurrection a éclaté. Quand la guerre a pris fin, en 1962, elle avait donc déjà huit ans. Il faut dire que son village du côté de Constantine, a été épargné par les horreurs de la guerre. Comme ailleurs, par chance, il est épargné jusqu'à ce jour par les horreurs, les massacres qui ensanglantent l'Algérie depuis plusieurs années.

Bien qu'elle soit l'aînée, ses parents l'ont envoyée à l'école et elle y a fait toute sa scolarité. C'est surtout pendant les vacances qu'elle aidait sa mère aux travaux de la maison. Au moment des moissons, son père embauchait des journaliers et il y avait donc beaucoup de monde à nourrir, beaucoup de travail à la cuisine, sans compter les sept petits frères et les quatre petites sœurs à surveiller... Il est vrai qu'à la campagne, il y a peu de dangers. Les enfants ont de quoi jouer et s'occuper, surtout quand ils ont la chance de vivre dans une grande ferme, peuplée de vaches qu'il faut traire, de moutons qu'il faut mener aux champs, de poules qui couvent un peu partout et ramènent, un beau jour, des portées inattendues de poussins jaunes et noirs... Et bien sûr il y a les chiens et les chats. Le spectacle est partout : les chevaux qui tirent la faucheuse, qui foulent les épis en tournant sur l'aire à battre, des hommes qui manient le van pour séparer le grain de la poussière et des brins de paille, d'autres qui remplissent et portent les sacs, qui conduisent les charrettes, qui plaisent en travaillant. Un spectacle et une fête qui recommandent à chaque repas quand tout le monde est rassemblé, discute, rit ou se chamaille, tout en mangeant avec appétit.

Samia prépare maintenant les légumes pour faire la sauce et, en repensant à ce passé regretté, elle trouve que son enfance a été plus heureuse que celle que connaissent ses enfants, ici, à Echirolles, malgré la machine à laver, l'ascenseur, la télé, malgré tout le "confort"... Le confort, parlons-en. Elle ne l'a pas toujours connu elle-même, ici, en France ! Au Rondeau, dans le foyer de travailleurs immigrés où elle a rejoint pour la première fois son mari, avec ses trois enfants, ce n'était pas vraiment le confort ! Et surtout, surtout, elle se souvient d'une solitude d'autant plus terrible qu'elle venait de quitter cette communauté familiale si chaleureuse. C'était le temps des pleurs. Comme on dit en arabe "c'est le diable qui reste tout seul". C'était tellement insupportable qu'au bout d'un an, elle était repartie au

pays. Et c'est même la raison qui lui avait fait prendre la décision de laisser Ahmed et Amar en Algérie ! Là-bas, ils font leur vie. L'aîné est électricien et il fait à l'occasion le commerce des vaches. Le second est encore au lycée. Ils font leur vie, tant mieux, mais ils manquent à Samia !

Quand au bout de deux ans, elle a rejoint de nouveau son mari en France, elle a donc confié les deux aînés à ses parents. Bien sûr, elle n'avait pas laissé Karim qui était trop petit. Les conditions de son retour étaient bien meilleures : son mari avait trouvé un logement confortable. Fini le foyer de travailleur. Fini le cauchemar ! C'est alors que sa nouvelle vie a vraiment commencé. Karim n'est pas resté longtemps tout seul. Bientôt Mustapha est arrivé, et puis, enfin, une fille, sa petite Nadia.

Ça y est enfin, le couscous est sur le feu. Il reste à sortir la vaisselle. Nadia mettra la table quand elle arrivera de l'école.

Ah ! L'école, quel souci en France... Elle, Samia, elle a un excellent souvenir de l'école en Algérie. Elle y est restée jusqu'à l'âge de quatorze ans. Elle trouvait la langue française difficile, mais elle aimait bien travailler. Ses frères ont tous bien réussi. Elle ne comprend pas pourquoi Mustapha a connu ici tant de difficultés, pourquoi il s'est retrouvé à la SEGPA. Samia l'a retiré du collège où il se démarrait et, sur les conseils de la directrice, elle l'a mis dans un lycée professionnel privé. La preuve qu'il est capable c'est qu'il y prépare un BEP de comptabilité. Bien sûr, Samia n'avait pas pu vraiment l'aider, ni son mari qui consacre tout son temps à son commerce ambulant et délègue la responsabilité des enfants à sa femme. L'expérience qu'elle a vécu avec Mustapha, elle n'entend pas la revivre avec Karim et Nadia. Heureusement, tout va bien pour ses deux derniers. Nadia est même allée en vacances lecture, ça ne pouvait que lui faire du bien.

La lecture, c'est important. Nadia est très sérieuse : en rentrant, elle fait tout de suite ses devoirs et ensuite, seulement, elle regarde la télé. Il n'y a rien besoin de dire... C'est vraiment une gentille petite fille. Samia a le sourire... Ah ! On sonne. C'est certainement Nadia.

— *Alors ma chérie, ton ventre, tu as toujours mal ? Et la maîtresse, tu sais, il faut bien écouter la maîtresse, je te le dis toujours. C'est important. Je sais, tu n'es pas comme moi, tu parles très bien le français. C'est normal, tu es née en France. Tu sais quand on parle assez bien, comme moi, on est malheureux, on n'arrive pas à se faire comprendre, et comme on dit en arabe... Oui, c'est ça, "c'est le diable qui reste tout seul". Tu vois, toi, tu as de la chance, tu parles deux langues. Mieux que moi ? Heureusement ! Mais, tu vois bien, quand on va à Mila, parfois tu n'arrives pas toujours à te faire comprendre... D'accord, d'accord, tu te débrouilles quand même et tu n'es pas malheureuse. Ça n'empêche, il vaut mieux parler parfaitement. Il suffit pas de comprendre une conversation, il faut pouvoir aussi discuter, donner ton point de vue. Si ça se rencontre, bientôt, au collège, tu parleras aussi l'anglais et peut-être une quatrième langue ! Peut-être même que tu deviendras interprète... Ça serait super ! Mais bien sûr, il ne suffit pas de connaître les langues, il faut aussi savoir écrire et aussi... Qu'est-ce que tu bougonnes ? Ah ! bon, tu sais tout ça ? Eh bien, tant mieux ! Il vaut mieux que je me taise... Tu ne dis pas ça ? Eh bien, heureusement ! Et en plus tu as faim ? C'est une bonne maladie ma chérie, et moi, je suis une mauvaise mère qui te raconte des histoires pendant que tu meurs de faim ! Et au moins, est-ce que tu as senti la bonne odeur ? Oui, une odeur de gâteaux. Ils sont encore dans le four. Pourquoi aujourd'hui ? Alors, tu as oublié que ton oncle arrive ce soir ? C'est vrai ça ? Je ne te l'avais pas dit ? C'est parce que tu ne m'écoutes que d'une oreille quand je te parle ! Ah ! bon, c'est normal ! Et pourquoi donc ? Tu as une oreille pour le français et l'autre pour l'arabe... Hi ! Hi ! Bien répondu ma fille ! Ce soir je raconterai ça à ton oncle, je suis sûr que ça l'amusera et on commencera bien la soirée. Et tu as de la chance, tu pourras te coucher tard, demain c'est mercredi. Mais attention ! Pas le droit de manger des gâteaux... Pourquoi ? Devine... Hi ! Hi ! Je ne veux pas que tu attrapes encore mal au ventre !*

■
Raymond Millot le 29 juin 1999